ENTRETIEN avec Fabrice CREUX, à propos du 33ème Festival Musique & Mémoire, du 17 juillet au 2 août 2026



Chaque édition de Musique & Mémoire est une expérience totale à vivre dans les Vosges du Sud. La 33ème édition 2026 ne déroge pas à la règle. Le Festival vosgien promet un nouveau Parcours artistique, dont le rythme mêle musique et patrimoine ; il annonce grandes fresques et « pas de côté », continuité (Bach l'éternel) et nouvelles idées. Point d'orgue, la dernière année de résidence des Timbres dont l'offre XXL cette année comprend de nouveaux programmes dont un grand bal renaissance aux côtés des Vêpres de Monteverdi. C'est aussi les concerts d'orgue, fabuleuse (re)découverte du patrimoine local ainsi ressuscité dans

des mises en scènes musicales qui se révèlent mémorables. Présentation, explications…

CLASSIQUENEWS : Comment s’inscrit cette nouvelle édition vis-à-vis des précédentes ?

FABRICE CREUX : Porté par l’extraordinaire succès de l’édition 2025, ce nouvel opus s’inscrit dans une dynamique puissante en proposant un parcours artistique allant de Pygmalion, sublime opéra ballet de Jean-Philippe Rameau aux merveilleuses Vêpres de la Vierge bienheureuse de Claudio Monteverdi.

Chaque édition du festival Musique et Mémoire, s’inscrit dans un « continuum » artistique, tout en portant de nouvelles idées.

Ce 33e opus fait part la part belle à de grandes fresques musicales, mais s’attache également à proposer des « pas de côté » avec des propositions artistiques singulières (les sonates et partitas pour violon seul de Bach par la violoniste Sue-Ying Koang dans un parc botanique, une relecture audacieuse de grandes pages du même auteur par un ensemble de marimbas…).

Ce parcours accueillera également des ensembles qui n’ont jamais encore vécus l’expérience du festival : l’Achéron de François Joubert-Caillet ou encore le jeune ensemble Barbaroco. Cette édition sera également grandiose aussi dans son intimité : sublime solo de viole de Christine Plubeau, une rencontre entre hier et aujourd’hui…. Dialogue à 2 à la Cour de Dresde ou encore à 3 avec l’ensemble ami : Les Timbres…

Au fond, ce que défend le festival Musique et Mémoire c'est l'idée d'un triptyque « gagnant » reposant sur la rencontre entre une œuvre, un artiste / un ensemble et un lieu. Pointue et variée, la programmation du festival rend compte cet été encore compte de la vitalité de la musique ancienne, dans un esprit d'ouverture absolu.

CLASSIQUENEWS : 2026 marque la fin de la résidence offerte à l'ensemble Les Traversées Baroques. Quel regard portez-vous sur les 3 années ainsi réalisées ? En quoi la proposition des artistes a-t-elle répondu à la promesse artistique du Festival ?

FABRICE CREUX : La résidence des Traversées Baroques a été d'une richesse extraordinaire en conjuguant avec force et audace, médiation, transmission, création et diffusion. Elle aura permis la diffusion des programmes de l'ensemble, (Tupasy Maria et Musique à la Cité des Rois), mais également une nouvelle création très originale, comme Ensaladas Ibéricas.
Une présence renforcée des équipes artistiques sur le terrain a également été mise en place dans le cadre de la semaine des bibliothèques ou de stages en écoles de musiques, afin de créer des liens uniques avec le territoire et sa population.
En un mot cette résidence des Traversées Baroques aura été un extraordinaire accélérateur de l'encrage local du festival, qui doit sans cesse renouveler son lien indéfectible avec les Vosges du Sud.
Pour sa dernière année de résidence, nous amplifions les actions de médiation avec ce collectif bourguignon, avec un extraordinaire projet dédié à la musique et la danse renaissance, qui trouvera son aboutissement lors d'un grand bal qui devrait rassembler 400 participants.

Lors du festival, l'ensemble Les Traversées Baroques proposera un parcours XXL ! Le Combat des chefs, une joute entre le cornet et le violon, imaginé avec l'ensemble Artifices, puis

la rencontre entre l’imaginaire d’Etienne Meyer et les madrigaux de Monteverdi, et enfin pour conclure ces 3 années de complicité une plongée somptueuse dans le chef d’œuvre sacré du grand Claudio Monteverdi.



Photo : Concert Les Traversées Baroques © Nicolas MAGET

CLASSIQUENEWS : Qu'attendez-vous de leur lecture des Vêpres de Monteverdi, réalisées en clôture de l'édition 2026 ?
FABRICE CREUX : Nous attendons évidemment un final somptueux avec cette fresque hors du commun et universelle.
Intimistes ou monumentales, mystiques ou extraverties, les Vêpres de Monteverdi constituent non seulement une œuvre sans pareille, fabuleusement inventive, mais encore une expérience musicale aussi rare qu'inoubliable.

C'est la première fois que le festival Musique et Mémoire programmera ce monument et nous sommes évidemment très « émus » de pouvoir proposer un tel final à notre public dans le contexte architectural inspirant de la basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains.

De plus, Les Traversées Baroques pour produire cette version ont recruté de jeunes chanteurs lors de différentes auditions. Ce qui correspond pleinement à l'idée du festival de permettre la rencontre entre les générations de musiciens.

Ce sera de toute une évidence un grand moment qui s'inscrira comme un marqueur fort dans la longue destinée du festival Musique et Mémoire.

CLASSIQUENEWS – L'orgue est l'un des volets importants du Festival. Que proposez-vous cette année ?
FABRICE CREUX : les instruments du territoire, qui font partie de la Ligne des Orgues Remarquables, séduisant concept franco-suisse, seront célébrés dans 3 programmes inédits mettant en scène les spécificités sonores propres à ces chefs-d'œuvre : Lumière et splendeur de la Renaissance espagnole à Grandvillars avec Jean-Charles Ablitzer et l'ensemble Barbaroco, le suave dialogue de 3 cornets par Les Traversées Baroques avec l'orgue italien de l'église Ste Odile de Belfort, puis toute la richesse de l'orgue historique de la

basilique St Pierre de Luxeuil-les-Bains dans une merveilleuse célébration de Jean-Philippe Rameau offerte par Jean-Charles Ablizter, compagnon de route fidèle du festival.

L'orgue, instrument identitaire de Musique et Mémoire, reste très présent dans la programmation. C'est sans doute une caractéristique singulière de notre projet artistique.
Et cette année, nous nous attachons à promouvoir le projet de restauration de l'orgue historique de l'église Saint-Georges de Faucogney-et-la-Mer qui est à l'origine de la création du festival (souscription sur le site de la fondation du patrimoine, https://www.fondation-patrimoine.org/les-projets/orgue-de-leglise-saint-georges-de-faucogney-et-la-mer/12925).

CLASSIQUENEWS – Vous accueillez une nouvelle fois, l'ensemble Masques pour Pygmalion de Rameau. En quoi ce programme est-il l'un des temps forts de la nouvelle édition ?
FABRICE CREUX : Le festival Musique et Mémoire permet rarement d'offrir à notre public l'expérience bouleversante de l'opéra, genre inouï né à l'aube du baroque.
Pour autant, nous avons pu proposer par le passé avec l'ensemble Masques cette émotion pure (Vénus & Adonis de John Blow et Acis & Galatea de Händel).
Et nous sommes très heureux d'ouvrir le festival 2026 avec Pygmalion qui est considéré comme un exemple parfait de l'opéra-ballet français, un genre qui combine chant, danse et musique orchestrale. Créé en 1748 à l'Académie royale de musique de Paris, l'œuvre illustre l'excellence de Rameau dans son utilisation novatrice de l'harmonie et sa capacité à exprimer des émotions complexes à travers la musique. L'histoire est basée sur le mythe de Pygmalion tiré des Métamorphoses d'Ovide.

Un monde merveilleux que le public de Musique et Mémoire découvrira avec en décor le gigantesque cul de lampe sculpté

de la tribune de l’orgue historique de la Basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains. Un accord rare entre lyrisme musicale et d’une sculpture monumentale de la fin du XVIIe siècle.

CLASSIQUENEWS – Y-a-t-il des nouveautés cette année ? Lesquelles ?
FABRICE CREUX : Chaque édition est en soi une nouveauté, mais j’ai envie de mettre l’accent sur quelques moments particuliers de notre parcours en 17 concerts.

Pour sa première participation au festival Musique et Mémoire, l’Achéron de François Joubert-Caillet met en lumière les racines folkloriques de la musique italienne renaissante, puis évoque l’art de l’improvisation dont il a le secret dans un programme à la fois festif et virtuose, varié et intemporel.

A Héricourt, le claveciniste Laurent Stewart au jeu riche de cette curiosité qui ne se départ jamais de l’émotion, se jette dans l’intense palette expressive des Partitas de Bach, puis remontant le temps évoque, avec la complicité d’amies musiciennes, la figure du grand humaniste Constantijn Huygens, dont les lettres abondent en références musicales et évoquent de nombreux compositeurs de renom, tels que Johann Jakob Froberger (qui a vécu la fin de sa vie à Héricourt), Henri Du Mont, Carolus Hacquart ou encore Jacques Champion de Chambonnières.

Le jeune ensemble Tumbleweeds viendra révéler au public du festival son premier enregistrement discographique dédié à un voyage musical de la Vénétie à l’Emilie-Romagne.

En un mot, une myriade d’émotions…

Propos recueillis en février 2026

Photo : Concert Les Traversées Baroques © Nicolas MA

33è Festival Musique et Mémoire dans les Vosges du Sud : du 17 juillet au 2 août 2026 – LIRE aussi **notre présentation** de l'édition 2026 : temps forts, artistes et ensembles invités… : https://www.classiquenews.com/vosges-du-sud-33eme-festival-musique-et-memoire-du-17-juin-au-2-aout-2026-les-traversees-baroques-masques-les-timbres-18-concerts/

Plusieurs temps forts enrichissent à nouveau une programmation particulièrement prometteuse. La suite de l'exploration lyrique de l'ensemble Masques (Olivier Fortin, direction), avec notamment « Pygmalion » (1748), sommet dramatique et théâtral de Rameau en ouverture du festival (Luxeuil-Les-Bains, ven 17 juillet 2026, 21h). Cyril Auvity dans le rôle titre. Le parcours en 5 actes des Traversées Baroques, qui pour sa 3è et dernière année de résidence, présente ainsi pas moins de 4 programmes en



création : Le Combat des chefs (dim 26 juillet, 17h / Corravillers, église Saint-Jean Baptiste), …

TEASER VIDÉO 2026

Chaque été, les VOSGES DU SUD accueille le Festival Musique et Mémoire, une expérience unique à vivre du 17 juil au 2 août 2026 dans les églises et les sites patrimoniaux du territoire vosgien. En 2026, Fabrice Creux invite les ensembles Masques, L'Achéron, Les Timbres sans omettre Les Traversées Baroques qui présentent plusieurs programmes phares pour la 3è et dernière année de résidence (dont les formidables Vêpres de Monteverdi en clôture) – reportage spécial : extraits des concerts 2025 – un festival de Territoire – réalisation : © Philippe Alexandre Pham 2026

——

ENTRETIEN avec Léo MARILLIER, directeur artistique du FESTIVAL INVENTIO, à propos de la 11ème édition 2026, du 3 avril au 18 oct 2026

En dédiant la nouvelle édition du Festival INVENTIO aux animaux, le violoniste Léo Marillier établit de nouvelles correspondances dont les manifestations plongent au cœur de la fabrique et de la magie musicale. Place cette année à l'inédit, aux expériences singulières, aux propositions hybrides (avec projection de photographies animalières…), aux formes et dispositifs qui suscitent l'imaginaire et stimulent l'écoute des spectateurs… mais aussi aux créations dont une nouvelle pièce de sa composition, pour quatuor à cordes, inspirée des constellations et créée par le Quatuor Kandinsky. Ce sont plusieurs

expériences diverses et multiples où la place du public, sa relation vivante avec les artistes sont particulièrement favorisées ; autant d'escales vivantes et souvent surprenantes qui savent s'inscrire dans le territoire choisi : la Seine-et-Marne. Festival itinérant et polymorphe, Inventio met en scène églises, châteaux, friches industrielles ou sites insolites… promesses de nouvelles explorations à vivre et à partager

_____



CLASSIQUENEWS : Pourquoi mettre les animaux à l'honneur cette année ? Quelles facettes la musique révèle-t-elle à travers votre programmation ?

LÉO MARILLIER : Les thèmes des éditions précédentes

exploraient principalement des expériences individuelles – le voyage, les sens, le geste… Cette année, le choix de l'animal s'est imposé comme une évidence, car il ouvre une perspective plus hybride : à la fois intime et intérieure, mais aussi étrangère, ludique et profondément dépaysante.
L'animal partage avec l'homme une histoire ancienne et étroitement liée. La musique en porte la trace : elle imite les chants, les cris, les rythmes du vivant, qu'il s'agisse d'oiseaux, d'insectes ou de créatures plus imposantes. Les instruments eux-mêmes prolongent ce lien – faits de cornes, de bois, de peaux – comme une forme de mémoire vivante du monde animal.



Mais la musique va plus loin encore. Elle ne se contente pas d'imiter : elle transforme, elle incarne. Elle donne vie à des figures animales réelles ou imaginaires – du tigre au crocodile, du phénix mythique à la licorne rêvée – en les faisant exister par le son.
Ce qui me fascine particulièrement, c'est la manière dont les compositeurs traduisent le rythme de vie propre à chaque animal. Il ne s'agit pas simplement de reproduire un bruit ou une démarche, mais de saisir une manière d'habiter le monde. L'éléphant devient présence majestueuse ; le tigre tension et noblesse ; le moustique menace fugace… et même la paresse trouve son expression musicale.
Ces figures ne nous sont pas étrangères : elles entrent en résonance avec notre propre humanité. Elles nous tendent un miroir. Car en observant l'animal, c'est aussi notre regard que nous découvrons – et, à travers lui, une manière d'apprendre, de sentir, de comprendre le monde autrement. Le festival s'ouvrira par la projection de La Petite Renarde rusée de Janáček, dans la splendide version dirigée par Seiji Ozawa, chef-d'œuvre profondément sensible, qui explore avec

finesse le lien d’empathie entre l’humain et le monde animal.

CLASSIQUENEWS : Quels en sont les temps forts ? Proposez-vous des programmes inédits, des créations ?
LÉO MARILLIER : Cette édition fera la part belle à l’inédit – presque chaque programme a été pensé comme une expérience singulière.
La présence de quatre photographes animaliers, dont les œuvres seront projetées lors de concerts immersifs, ouvre des perspectives nouvelles : leurs univers visuels dialoguent directement avec les programmes musicaux et en orientent l’imaginaire.
Ainsi, l’ensemble La Badaude nous entraîne dans les méandres poétiques et foisonnants de la Renaissance. On pourra également découvrir une version inédite du Chemin broussailleux de Janáček, transcrite par le trompettiste André Feydy pour quintette de cuivres ainsi qu’un délicat conte musical d’André Riotte, compositeur originaire de Provins. À cela, s’ajoute une création pour quatuor à cordes que j’ai composée, inspirée par les constellations, qui sera créé par le quatuor KANDINSKY.
Chaque programme est conçu comme une forme autonome, une véritable petite dramaturgie musicale : un point de départ, des développements, des contrastes, jusqu’à un dénouement souvent festif.
La présence des photographes permet aussi d’irriguer certains concerts de manière plus profonde encore. Par exemple, le concert du 11 septembre avec Anton Gerzenberg s’inspire entièrement de l’univers onirique, presque rupestre, de Nadine Villiers. Il réunira des œuvres aux atmosphères mythologiques, évanescentes et allégoriques de Schubert, Szymanowski et Alkan, en écho direct avec ses images.

CLASSIQUENEWS : Depuis les premières éditions du festival,

comment a évolué votre conception du concert ? Vers quel format, quel dispositif vous orientez-vous à présent ?
LÉO MARILLIER : Au début du festival INVENTIO, j'étais encore très attaché à une forme de concert assez héritée : un cadre frontal, une certaine sacralisation de l'œuvre, et l'idée que la musique, à elle seule, suffisait à créer le lien. Avec le temps – et surtout au contact du public – cette conviction s'est fissurée.
Je me suis rendu compte que ce qui me touche profondément, ce n'est pas seulement la perfection d'une interprétation, mais la qualité de présence, l'intensité du moment partagé. Et ça, ça ne se décrète pas : ça se construit. Le concert n'est plus pour moi un objet figé, mais un espace vivant, fragile, où quelque chose peut réellement advenir entre les artistes et les
, auditeurs.
Aujourd'hui, je ressens presque une forme d'urgence à sortir des cadres trop rigides. J'ai envie de formats plus libres, plus poreux, où la musique dialogue avec la parole, avec l'espace, avec le silence aussi. J'ai envie qu'on puisse respirer autrement dans un concert, qu'on puisse s'y sentir accueilli, sans renoncer à l'exigence artistique.
Ce qui m'importe, c'est de créer des situations où l'écoute devient active, presque engagée, où le public n'est plus seulement témoin mais véritablement impliqué. Cela passe parfois par des dispositifs très simples – une proximité différente, une manière de s'adresser directement – mais qui changent radicalement la relation.
Je crois que je suis passé d'une forme de fidélité au modèle du concert à une fidélité beaucoup plus profonde : celle à l'expérience humaine qu'il peut générer. Et aujourd'hui, c'est clairement vers ça que je tends – des formes plus sincères, plus risquées aussi, mais surtout plus vivantes.
Au fil des années, ce dispositif s'est élargi : un plateau artistique plus important, davantage d'escales musicales. Et le festival a notamment développé des formats hybrides, intégrant des éléments visuels, des projections et des

dispositifs narratifs, des ateliers, des balades afin d'enrichir l'écoute et de renforcer le lien entre musique et environnement. À partir de 2020, une déclinaison numérique, l'E-Festival, a également été mise en place, permettant la diffusion de concerts en ligne et l'extension du public au-delà des lieux physiques de représentation.
L'ensemble dessine un modèle de festival où le concert s'inscrit dans une expérience globale, à la croisée de la musique, des arts visuels et de la médiation culturelle. Ainsi, la conception du concert au sein d'INVENTIO s'est progressivement déplacée d'un format assez classique de musique de chambre vers une approche plus contextuelle, immersive et décloisonnée, intégrée à un projet culturel territorial plus large.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit cette nouvelle édition par rapport aux précédentes ? Y a-t-il des nouveautés ?
LÉO MARILLIER : Cette nouvelle édition s'inscrit à la fois dans une forme de continuité et de renouvellement. Fidèle à l'esprit du festival, elle poursuit cette exploration de thématiques fortes, tout en ouvrant de nouveaux espaces artistiques.
Parmi les nouveautés, on peut notamment souligner la présence, pour la première fois, d'un récital chant et piano. Conçu comme une petite fresque à la fois sage et burlesque, il s'articule autour de l'idée de la fable animale. Porté par Clara Barbier Serrano et Joanna Kacperek, ce programme propose un regard à la fois poétique et malicieux sur le monde du vivant.
Mais la nouveauté s'inscrit aussi dans la fidélité : certains ensembles reviennent, enrichissant le festival de leur histoire. L'ensemble de cuivres Solstice, dirigé par André Feydy, est ainsi de retour, accompagné de Léon Bonnaffé en récitant. Ils proposeront une création singulière mêlant textes poétiques et musique, autour des thèmes de l'errance et

de la rêverie.
Le Quatuor Kandinsky, fidèle au festival, revient pour la troisième année consécutive avec un programme rendant hommage à ce peintre majeur, dont l'œuvre a su conjuguer folklore, modernité et émerveillement.
Enfin, cette édition sera également l'occasion pour moi de proposer une création personnelle : une pièce conçue en écho à l'exposition de l'univers photographique singulier d'Edith Landau, prolongeant ainsi le dialogue entre les arts visuels et la musique, qui constitue l'un des fils conducteurs du festival. Installation audiovisuelle en prélude du récital d'accordéon avec Quentin Rey dont le programme fait écho aux fantômes et mystères de la forêt.

CLASSIQUENEWS : Comment défendre l'idée d'un Festival ancré sur son territoire ? De quelle façon, INVENTIO s'est-il implanté et développé en Seine-et-Marne ?
LÉO MARILLIER : « Défendre l'idée d'un festival » : l'expression résonne avec force pour quiconque a déjà tenté de faire émerger un projet culturel à partir de rien. Dès la première édition, il est apparu évident que la volonté de valoriser un territoire peu visible, et d'y attirer un public pour des propositions culturelles singulières, exigeait une détermination constante, portée par une énergie collective et soutenue par les acteurs et partenaires locaux.
La définition communément admise du mot « festival » – ensemble de manifestations musicales périodiques liées à un lieu, un genre ou une époque – ne suffit pas à rendre compte de l'identité d'INVENTIO. Car le festival s'en écarte volontairement. Son caractère itinérant en constitue la singularité : il permet de renouveler la curiosité envers des lieux souvent méconnus, ruraux ou patrimoniaux, tout en impliquant un travail d'appropriation culturelle de sites qui ne sont pas, à l'origine, destinés à accueillir de tels événements.

Implanté dans le sud-est de la Seine-et-Marne, à environ 80 kilomètres de Paris, INVENTIO déploie une organisation diffuse, renouvelée chaque année par de nouvelles escales choisies. Sa programmation s'étale sur plusieurs week-ends, de mai à septembre, afin de s'adapter aux rythmes d'un public mixte, composé de résidents locaux, souvent en contexte rurbain, et de visiteurs franciliens disponibles pour des sorties de fin de semaine. Ce choix rompt avec le modèle traditionnel du festival concentré sur quelques jours, au profit d'un format étendu dans le temps et l'espace, pensé pour aller à la rencontre du public plutôt que de l'attendre.



Le festival s'inscrit ainsi dans un territoire où le calme n'exclut pas la richesse : églises, châteaux, friches industrielles ou sites insolites deviennent autant de scènes éphémères, révélées au public dans leur singularité. Depuis plus de dix ans, INVENTIO explore ces lieux, les investit et les transforme en espaces de création et de découverte.

Cet ancrage territorial repose également sur des choix artistiques affirmés. Chaque édition est structurée autour d'une ligne thématique forte, qui oriente la programmation selon un spectre large : du répertoire baroque à la création contemporaine. Le festival privilégie des formats hybrides, ouverts à d'autres disciplines artistiques, et des expériences accessibles et participatives, tout en réunissant un plateau d'une quarantaine de musiciens autour d'un fil rouge commun.

Enfin, cette dynamique repose sur un engagement collectif durable : habitants et bénévoles s'impliquent chaque année

dans l'organisation et la mise en œuvre du festival, contribuant à faire vivre ce projet sur le territoire. Une implication qui trouve son écho dans l'adhésion fidèle du public, au rendez-vous depuis plus de dix ans, heureux de partager une aventure culturelle au plus près de chez lui.

Propos recueillis en avril 2026 – Photos : portraits de Léo Marillier DR

présentation

LIRE aussi notre présentation du 11ème FESTIVAL INVENTIO, du 3 avril au 18 oct 2026, en Seine-et-Marne (77) : https://www.classiquenews.com/77-11eme-festival-inventio-anim-music-al-les-3-avril-29-et-30-mai-puis-6-14-27-juin-11-sept-et-18-oct-2026-seine-et-marne/

(77) 11ème FESTIVAL INVENTIO : « *AnimMUSICal* », les 3 avril, 29 et 30 mai, puis 6, 14, 27 juin, 11 sept et 18 oct 2026 (Seine-et-Marne)
Edition n°11 : Concerts immersifs en Seine-et-Marne



La Faune et Flore à la source de l'écriture musicale… Toujours aussi inventif qu'au premier jour, le 11ème Festival INVENTIO stimule l'imaginaire et convoque la découverte et le partage ; il propose au printemps, à l'été puis en septembre un parcours d'une dizaine d'escales dans la Seine-et-marne secrète, à la découverte des richesses culturelles et naturelles, soit un

nouveau cycle d’expériences « multisensorielles », tout entier dévoué aux confidences formulées par la nature et le vivant à l’oreille des compositeurs.

(77) 11ème FESTIVAL INVENTIO : « Anim music al », les 3 avril, 29 et 30 mai, puis 6, 14, 27 juin, 11 sept et 18 oct 2026 (Seine-et-Marne)

_____

ENTRETIEN avec Diana BARONI, à propos de son nouvel album « MADRE SELVA »… cd & concert, PARIS, le 360, ven 10 avril 2026

Au printemps 2026, la flûtiste et

chanteuse Diana Baroni poursuit son cheminement singulier où la voix tout en exprimant la dérive dangereuse que s'entête à suivre l'humanité, appelle aussi à agir. Chant persuasif, militant… poétique et fédérateur surtout, comme en témoigne ses complicités artistiques réalisées pour ce nouvel album « *Madre Selva* » : un hymne à la Nature et au Vivant que l'homme doit préserver coûte que coûte. Mère Nature inspire ainsi à l'artiste à part, un geste artistique fort et déterminé dont les audaces et la quête de sens, suscitent une collection de pièces musicales inédites, en grande partie inspirées par les textes du poète cubain Nicolas Guillen…. La latinité de Diana Baroni est éruptive, incandescente ; et sa clairvoyance est d'autant plus saisissante qu'elle est surtout poétique.



Photos : Diana Baroni © Guadalupe Miles

CLASSIQUENEWS : Selon quels critères avez-vous sélectionné chacune des pièces de ce programme ? Quelle en est la dramaturgie et le sens dans sa continuité ?

DIANA BARONI : Les sources d'inspiration pour sélectionner le répertoire et construire MADRE SELVA étaient les éléments, les offrandes de la Terre, la spiritualité qui nous permettent de renouer avec la Nature, et la relation de nos cultures respectives avec elle.
Le disque ouvre avec une prière, la puissante chanson en quechua de Luzmila Carpio (Bolivie) dédié à la Terre ; « ***Sumaj Pachamama*** » a une force et un « pathos » qui nous a guidé pour la suite. Les interludes rhétoriques marqués par les sonorités de la forêt, des oiseaux, des aérophones pré-colombiens de **Rafael Guel Frias** (Mexique) fonctionnent comme un fil rouge qui veut que l'auditeur ne quitte jamais un espace sonore qui lui propose d'être ailleurs, au coeur de la Nature.
En quelque sorte, ces interludes viennent lier des chapitres imaginés : prière, lumière du jour, l'eau à l'origine de la vie, offrandes de la nature, feu, désespoir, mort, nouveau cycle. Les percussions de **Keyvan Chemirani** (Iran / France) et **Abraham Mansfarroll** (Cuba) nous rappellent elles aussi la force de résilience de notre Terre.

CLASSIQUENEWS : Quel visage de la Nature soulignez-vous ? Voyez-vous des différences de conception et de représentation de la Nature d'une culture à l'autre ?



DIANA BARONI : Pour moi le visage le plus impressionnant, le plus émouvant de la Nature reste la résilience et son pouvoir permanent de transformation comme d'adaptation. Malgré la destruction que notre civilisation lui fait subir, il y a toujours un brin d'émerveillement, de force qui défie l'homme souvent impuissant.
Je crois que les cultures ancestrales afro-amérindiennes, des Caraïbes, du Moyen-Orient ou des peuples nomades africains gardent toutes, un lien extrêmement profond avec la Nature, avec la Terre. Selon chaque tradition, le remerciement, l'offrande et le respect sont présent d'une façon univoque ; l'homme n'est pas au centre mais une particule infime d'un tout autrement plus généreux et grandiose. Il y a une humilité que trop souvent le monde occidental, capitaliste, porté par la consommation, oublie, voir nie complètement dans notre relation avec l'univers. Dans ce sens, c'était très intéressant justement de retrouver tant de points communs entre la culture de Keyvan et celle de **Tunde Jegede** (UK / Nigeria) par l'éducation presque comme un rituel, les deux axes dans un apprentissage forgé exclusivement dans l'oralité et le respect des aïeux.

CLASSIQUENEWS : Qu'apporte chaque instrumentiste dans la cohésion globale ? Pouvez-vous évoquer 1ou 2 exemples où la personnalité instrumentale de l'un de vos partenaires, renforce et éclaire le caractère d'une pièce…

DIANA BARONI : C'est vrai que l'instrumentarium de ce projet,

offre quelque chose d’assez rare : une kora qui dialogue avec une viole de gambe, ou bien le zarb avec les tambours cubains… C’était une rencontre sonore difficile à imaginer jusqu’au moment où nous nous sommes enfin tous réunis à la Cité de La Voix – où nous avons d’ailleurs enregistré le programme. En plus, il ne s’agit pas juste du coloris des instruments mais des personnalités artistiques fortes, identitaires, qui ne sont pas juste des interprètes. Là, je pense que nous sommes au coeur de la musique de chambre.

La viole de gambe de **Ronald Martin Alonso** (Cuba) ouvre avec une sorte de ground, qu’on dirait baroque, la base de la chanson « ***La Caña / La canne à sucre*** » ; il me semble impossible de l’imaginer autrement, car son jeu lui donne cette touche ancestrale, ancienne, si singulière aujourd’hui dans notre version.

Un autre exemple est « ***Agua Larga / Ode à l’eau*** », avec le cachet apporté par la kora de Tunde et le tissage virtuose des cordes de la guitare associée à la viole de gambe autour, si magique…



CLASSIQUENEWS : Avez-vous 1 ou 2 pièces favorites, qui compose(nt) particulièrement ?

DIANA BARONI : Sans doute, « ***Quema Llama / Flamme brulée*** », composition de Zenen Zeferino (Mexique) qui condense par la poésie un sujet essentiel des sociétés actuelles : la chanson a deux partis distinctes, une plutôt introspective et l'autre qui appelle à l'action. La première parle d'un monde qui n'écoute plus, qui n'a plus de lien avec son coeur ni ses sentiments, qui plonge dans le silence et l'anéantissement ; la deuxième appelle au rituel pour soulager les peines, encourager et apprendre à aimer à nouveau. Porté par le jeu d'**Abraham Mansfarroll** et ces tambours bata – essentiels dans la tradition yoruba afro-cubaine, elle condense une spiritualité qui me semble essentielle de nos jours.
Une autre pièce du disque est très importante dans la construction globale : « ***Calor !*** » poème de Nicolas Guillen (Cuba) que nous avions mise en musique. Presque en miroir de « *Quema Llama* », le texte que je déclame en espagnol et en français, raconte la tragédie de la tragédie… Le feu qui consomme un bateau négrier. C'est obscur et grave, oui, mais nous avons introduit un choeur avec une mélodie qui éclaire et donne de l'espoir en quelque sorte ; même si le bateau succombe, il y a un espace possible de révolte.

CLASSIQUENEWS : Votre voix évolue, en particulier avec les thèmes et sujets propres à chacun de vos programmes. Pour

celui-ci quelle couleur vocale, quel caractère avez-vous travaillé spécifiquement ? Dans quelle pièce est-ce la plus manifeste ?

DIANA BARONI : La nouveauté dans ce disque est justement en lien avec la poésie. Nous avons intégré déjà sur la 5ème plage, le texte en nahuatl qui parle de l'éphémère, poème qui constitue un axe conceptuel très concret pour ce disque. C'était la première fois que je livrais du texte parlé au sein d'un projet musical. Pareillement avec les poèmes de Nicolas Guillen. C'est un exercice vocal nouveau que j'avais commencé à explorer dans mes compositions électroniques du vinyle « APAPACHO ». C'est proche de ce qu'on appelle « spoken words », une technique qui nécessite un travail avec la sonorité et le rythme des textes livrés.
Aussi du point de vue vocal, c'est vrai que dans certaines chansons, la couleur de ma voix est poussée parfois dans des registres que je ne fréquente pas souvent. Mais le défi était intéressant ; cela apporte un timbre singulier au projet.

Notre monde part en vrac, notre terre est épuisée…

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce nouveau programme par rapport à vos précédents ?



DIANA BARONI : Je crois que ce disque est encore plus radical, plus essentiel dans ces choix. Notre monde part en vrac, notre terre est épuisée ; les idéaux n’existent plus ; seul le matériel commande et guide le destin de notre civilisation.

Et à vrai dire, je sens que plus le temps passe, plus je me place de l’autre coté de la rive, loin du concept de la musique comme distraction ; la frivolité, la superficialité, la désinformation ont gagné tellement de place dans notre société. C’est effrayant de constater ces pensées, qu’on partage depuis toujours avec Ronald, lui qui voit son Cuba natal en souffrance, moi qui témoigne de la triste dérive de l’Argentine.

Personnellement je souhaite d’autant plus assumer et revendiquer l’art comme geste politique : cette mission qui m’a été donnée d’éclairer, connecter avec soi, construire des espaces de conscience, de réflexion. J’ai toujours de l’espoir… Les capsules que nous créons sur scène avec ces artistes, ces êtres humains merveilleux de Madre Selva qui font partie de mon chemin de vie, ces capsules de temps éphémères nous permettent à chaque fois d’y croire.



CLASSIQUENEWS : Une anecdote, un souvenir, vécus au moment de l'enregistrement de l'album, et qui reste emblématique de ce que vous avez vécu avec vos partenaires ?

DIANA BARONI : La première fois que nous nous sommes réunis à Saint Michel l'Observatoire (lieu de résidences artistiques de l'**Ensemble Vedado**), pour commencer à construire le projet, nous avions évoqué avec Ronald l'idée d'intégrer des poèmes de Nicolas Guillen en guise de créations musicales, au sein du programme. Quand nous nous sommes retrouvés sur place, il m'a avoué qu'il n'avait pas trouvé le recueil qu'il pensait avoir à portée de mains. Tour de magie et miracle : le soir même de notre arrivée, nous dinions avec des amis chers du village… je reçois alors un cadeau : un livre fraîchement sorti chez Editions Seghers « ***Elégies et chansons cubaines*** » de **Nicolas Guillen** (!). En version bilingue, ce livre ne m'a jamais quitté depuis ; c'est de ce recueil que nous avons choisi « ***La tarde pidiendo amor & Calor!*** » pour notre programme.

Propos recueillis en avril 2026

CD & CONCERT



Diana BARONI, Ronald Martín ALONSO : MADRE SELVA, Ode à la Nature. **PARIS, Le 360, ven 10 avril 2026…**
LIRE aussi notre annonce présentation du cd & concert MADRE SELVA par Diana Baroni : https://www.classiquenews.com/cd-concert-diana-baroni-ronald-martin-alonso-madre-selva-ode-a-la-nature-paris-360-ven-10-avril-2026/

> *CD & CONCERT. Diana BARONI, Ronald Martín ALONSO : MADRE SELVA, Ode à la Nature. PARIS, Le 360, ven 10 avril 2026*

Après le somptueux album « MUJERES » (2023), Diana Baroni, Ronald Martín Alonso et l'Ensemble Vedado redoublent de complicité poétique dans leur nouveau cd « MADRE SELVA », nouvelle aventure humaine et artistique qui croise traditions latines, du Moyen-Orient, griots africains ; le parcours musical réalise un étonnante voyage comprenant l'Amérique latine, les Caraïbes et l'Europe, mêlant chants populaires, poésies et rythmes anciens.

https://www.classiquenews.com/cd-concert-diana-baroni-ronald-martin-alonso-madre-selva-ode-a-la-nature-paris-360-ven-10-avril-2026/https://www.classiquenews.com/cd-concert-diana-baroni-ronald-martin-alonso-madre-selva-ode-a-la-nature-paris-360-ven-10-avril-2026/



ENTRETIEN avec le claviériste Yoann MOULIN, à propos de son nouvel album « A Keyboard Song » (1 cd Scala Music)

Chimère instrumentale… A partir d'un choix précis de clavier, de sa connaissance parfaite en terme de possibilités sonores et de façon de le toucher, Yoann Moulin propose dans son nouvel album tout un monde aussi musical que poétique qui produit un nouvel imaginaire… le musicien fait chanter et parler chaque instrument, il en aime même les mélanges imprévus, méconnus entre virginal, en particulier clavecin et orgue… se dévoile peu à peu dans cette vocalité subtilement révélée, « la voix du clavier »… C'est aussi allusivement un hommage aux *Janequins*, l'ensemble fondé par Dominique Visse qui a transmis au claviériste ce goût du chant.

Explications.

CLASSIQUENEWS : Selon quels critères avez-vous sélectionné les 2 claviers de ce programme ? Quels en sont les qualités respectives et dans quelles pièces ces qualités se révèlent-elles ?

YOANN MOULIN : Je voulais avoir la plus grande palette sonore possible, la plus grande variété possible dans les limites matérielles qu'impose un enregistrement. Mais aussi des couleurs très intenses, affirmées, contrastées. Le **claviorganum** est alors apparu comme idéal du fait de sa rareté et de ses nombreux registres différents (le bourdon, le principal, la régale et le clavecin). C'est aussi un instrument qui par sa forme (il suit les courbes du clavecin) induit une spatialisation du son inédite pour un orgue de cette taille.
Enfin cet instrument convoque une façon de jouer. Il faut un geste clair et franc pour faire parler toutes ces cordes et tous ces tuyaux en même temps, c'est une forme de prononciation particulière, son accent à lui. Ce magnifique équilibre entre l'attaque du clavecin et le son de l'orgue qui la prolonge, une merveilleuse chimère. Ces qualités se retrouve dans tout le disque mais la pièce qui peut-être me tient le plus à coeur est la fantaisie de **John Bull** où **le clavecin et l'orgue** s'entremêlent plus qu'ailleurs. Ils se laissent la place, ils prennent chacun la leur avec pudeur, ils s'entraident.

Ce virginal est un instrument très singulier lui aussi. Il est presque l'opposé du claviorganum **qui emmène le clavecin vers l'orgue. Ici au contraire, on plonge dans** l'univers du luth. D'ailleurs la dernière pièce du disque jouée au virginal est écrite originellement pour le luth. C'est un instrument plus intérieur, moins puissant, plus intime mais dont le son est très suave, très doux, très coloré. Un seul registre ici mais chaque note à sa personnalité. Enfin pour l'anecdote, c'est un instrument qui se joue de dos, et si vous écoutez bien, avec **Alban Sautour** qui a fait la prise de son, on a voulu rendre ces différences entre les instruments. Et sur le disque, les aigus du clavecin sont à gauche quand ceux du virginal sont à droite, comme cela serait en concert.

CLASSIQUENEWS : Comment avez-vous associé les pièces les unes après les autres ? Quels passages sont les plus réussis dans ce sens ?

YOANN MOULIN : J'ai cherché avant tout des chansons. En voulant éviter les mêmes magnifiques pièces déjà tant enregistrées. Je voulais aussi explorer le plus possible tout le spectre que propose cette thématique, d'où par exemple la Toccata qui n'est pas à proprement parler une pièce vocale, ou du moins pas une pièce issue d'un modèle chanté (comme le choral par exemple). Mais d'une part, elle est toujours comparée aux madrigaux (Frescobaldi le dit lui-même dans sa préface), et elle donne la voix à cet art déclamatoire, cette rhétorique, cet art du récit qui apparaît au début du XVIIe siècle.
Les chansons orientent aussi vers la période du XVIe et du début du XVIIe siècle. J'ai essayé enfin de construire ce programme un peu comme une ballade, avec des moments joyeux, vifs et d'autres plus introspectifs. J'aime toutes les pièces de ce disque mais il m'est impossible de dire ce qui est réussi ou pas car j'ai trop peu de recul et j'entends trop ce que j'aurais aimé faire mieux.

CLASSIQUENEWS : Quelle est la dramaturgie, le sens général du programme ? Quel cheminement proposez vous à l'auditeur ?

YOANN MOULIN : L'objet de ce disque est d'explorer la voix du clavier. Comment ça chante. Est-ce que c'est possible? Et de donner la parole à tous ces merveilleux musiciens qui se sont inspirés de la voix pour écrire au clavier. Mais je ne voulais pas que des chansons d'amour! Il y en a bien sûr, certaines d'ailleurs plus grivoises que d'autres. J'ai voulu commencer comme lorsqu'une chanson nous vient en tête. Quelque chose d'assez « simple » quelque part, spontané. Une mélodie qui nous traverse, quelques notes qui évoquent tant de choses. Et je trouvais que cette version anonyme de Daphné correspondait un peu à ça. J'ai essayé de raconter cette histoire sans parole, où les mots sont cachés, au loin, mais néanmoins présents. Il y a la mort, la douleur, Dieu, l'humour, des moments sérieux, d'autres plus légers.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce programme dans votre travail global ? Amorce-t-il un nouveau champs de travail, en prolonge-t-il un ?

YOANN MOULIN : J'ai appris la musique en chantant à 7 ans à la Maîtrise de Caen sous la direction de **Robert Weddle**. Robert Weddle est un musicien et un chef de choeur extraordinaire, qui m'a profondément marqué. Ma formation musicale est donc liée au chant. En tant que claveciniste, dans nos études, le chant est omniprésent. Il est cité comme modèle dans les traités, les préfaces des grands auteurs, dans les textes des facteurs. On est un peu « cerné » par la voix. Ce disque est une façon de se se réapproprier cet apprentissage, de le questionner, de l'explorer. J'en fait quelque part une analyse amoureuse et poétique.

CLASSIQUENEWS : Un souvenir, une anecdote vécus au moment de l'enregistrement de ce disque qui en exprime l'atmosphère, le déroulement ?

YOANN MOULIN : Ce disque est dédié aux Janequins. J'ai la chance de travailler avec l'**Ensemble Clément Janequin** dirigé par **Dominique Visse** depuis presque 15 ans. Je leur dois beaucoup et c'est grâce à Dominique Visse que j'ai découvert un autre répertoire dont certaines pièces du disque font parties. C'est aussi avec eux que j'ai appris à chanter aux claviers, les ayant littéralement « sous les doigts » car je jouais « colla parte » avec eux. C'est à dire que je jouais exactement ce qu'ils chantaient. Je devais respirer avec eux, phraser comme eux, les suivre dans leur individualité, tout en gardant la cohérence de la polyphonie. C'est un immense privilège et une expérience rare et je leur en suis extrêmement reconnaissant. Et pour l'anecdote, j'ai enregistré mon premier solo avec eux. Basé sur une chanson !

Propos recueillis en avril 2026

CD

» A keyboard song » – YOANN MOULIN, claviers (virginal, claviorganum, clavecin) – parution avril 2026

LIRE aussi notre annonce présentation du cd **YOANN MOULIN : « A Keyboard Song »** (1 cd Scala Music) : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-yoann-moulin-a-keyboard-song-1-cd-scala-music/

Maître de la mécanique instrumentale, l'alchimiste inspiré fait naître une nouvelle musicalité ; son clavier (ou plutôt ses claviers : – claviorganum et virginal) envisagent des perspectives et des architectures dont l'intimité captive. L'expérience proposée place l'instrument au premier plan, dévoilant sa capacité singulière à parler, murmurer, soupirer, chanter comme le fait la voix



A travers une collection choisie de partitions parcourant les époques et les styles (Renaissance, Baroque, Moderne…), l'interprète compose un cheminement personnel dont l'éloquence redessine le relief et l'ossature des écritures abordées ; elle revivifie tout autant la vitalité des timbres comme la dramaturgie du discours… Bull, Trabaci, Byrd, Frescobaldi, JS Bach, Obrecht, Desprez… entre autres, sont les jalons surprenants de ce jardin musical inédit.

---

concert

Concert de sortie, lundi 13 avril 2026, 19h15 (**Scala Paris**) – Plus d'infos : https://lascala-paris.fr/?s=moulin

présentation du concert

Le programme propose de faire entendre une heure durant ce chant du clavier, mystérieuse alchimie d'une mécanique sonore, à travers différents genres, compositeurs, lieux,époques. Il s'ouvre par un effet de manche cher aux rhéteurs, et que Girolamo Frescobaldi maîtrisait parfaitement dans son art déclamatoire. Il se poursuit avec l'art de la diminution où

chaque figure dans son dessin possède sa signification propre mais sert aussi à révéler la polyphonie. Le Choral, cette « prière deux fois dite » (Luther), allie la sensualité du chant à sa dimension métaphysique. Enfin, certaines pièces illustrent une virtuosité tantôt démonstrative, vitesse digitale qui veut compenser l'absence de corde vocale, tantôt discrète, invisible et néanmoins prodigieuse dans sa tentative de faire apparaître devant nous 4, 5 ou 6 voix, avec … deux mains.

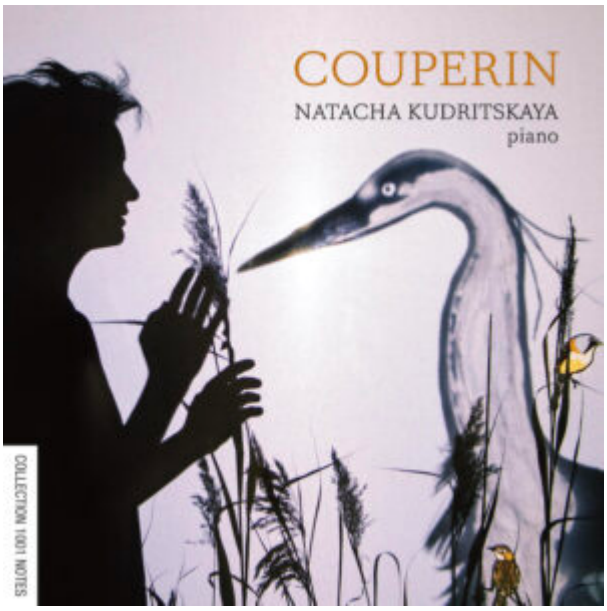
vidéo
A Keyboard Song – Yoann Moulin | Bande annonce

<span
style= »display: inline-block; width: 0px; overflow: hidden;
line-height: 0; » data-mce-type= »bookmark »
class= »mce_SELRES_start »>

ENTRETIEN avec la pianiste ukrainienne Natacha KUDRITSKAYA, à propos de son

nouvel album dédié à François Couperin

Natacha Kudritskaya a vécu le déracinement, les effets d'une migration obligée, sa mère d'adoption en France, d'origine espagnole (Catalogne) ayant fui elle aussi, la dictature de Franco. Dans l'exil contraint, la reconstruction est nécessaire et la musique y contribue, en relation étroite avec son pays d'accueil : la France. Voilà qui explique ce supplément d'âme qui parcourt ses lectures et son approche du clavier. Le choix de Couperin souligne un fort tempérament, conquérant, assumé, souhaitant dans un face à face inspirant, construire sa propre sonorité… Engagée, sensible au Vivant et aux oiseaux, la pianiste sensibilise sur la destruction



des écosystèmes et la migration des oiseaux, contraints eux aussi par la guerre. Connectée aux vibrations de la Planète et de la Nature, l'artiste évoque le programme de son nouvel album qui sur les traces de François Couperin nous parle de migration, d'oiseaux, de dépassement salvateur…

Photo © Lola Hakimian

CLASSIQUENEWS : Quelle relation entretenez-vous avec la France ? Quel est votre regard sur les Français et que vous ont-ils apporté ?



NATACHA KUDRITSKAYA : La France est un véritable pays d'adoption pour moi. Je suis arrivée toute petite là première fois, à 8 ans, dans une famille d'accueil à Châlon-sur-Saône. Ce sont des gens exceptionnels qui ont ouvert leur porte à une enfant inconnue, l'ont accueilli pendant 8 ans d'affilée, lors des vacances d'été. J'ai appris

le français avec eux, la cuisine française et la cuisine catalane, d'où était originaire ma maman d'adoption, Solange, elle-même arrivée en France étant enfant à la suite de la politique dictatoriale de Franco, que fuyaient ses parents.

Si on y regarde de plus près les « immigrés » sont partout ! Ils m'emmenaient en vacances à Bourg-Saint-Maurice, à Barcelonette ou à Pra Loup … ; m'ont fait découvrir et aimer le théâtre avec le festival de « Châlon dans la rue », m'ont initié aux grands classiques du cinéma français et nous avons célébré la victoire de 1998 ensemble dans une exaltation généralisée. Ils m'ont permis d'imaginer un autre avenir .
Quand un étranger est accueilli de cette manière, il développe naturellement une relation forte avec son pays d'accueil. Je n'ai jamais senti que je devais choisir. Tout s'est fait naturellement. Je suis venue faire mes études à Paris à 19 ans.
Je suis fille d'un prêtre orthodoxe mais vivre dans un pays laïque me semble être du bon sens. J'ai laissé dans mes souvenirs la musique soviétique ; j'avais envie d'apprendre et comprendre la musique française.
Ma conscience politique s'est forgée dans les valeurs républicaines françaises et je vis la vie politique ukrainienne d'une manière habitée, avec beaucoup d'espoir car je sais que c'est un pays qui a son avenir en Europe. Les révolutions de Maidan étaient pour moi des vrais leçons de vie.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi ce programme de musique baroque ? Pourquoi Couperin précisément ?

NATACHA KUDRITSKAYA : J'explore la musique baroque car c'est une musique qui a libéré mon audace et imagination. Le fait de la jouer au piano m'a permis de couper le cordon avec les professeurs. Les pianistes ne savaient pas l'enseigner, les clavecinistes ne voulaient pas me l'enseigner.

Je me suis retrouvée enfin seule face à l'auteur. Et ce temps était précieux. Pour un jeune musicien, l'apprentissage à travailler seul est un moment délicat. Toute votre vie, il y a quelqu'un qui « sait » comment il faut jouer ; aussi, se retrouver seul est extrêmement déroutant, au début. Le face à face avec la partition a été le révélateur de beaucoup de choses. Enfin j'écoutais avec mes propres oreilles et non pas à travers celles de mes professeurs. Je décidais en pleine conscience de comment j'avais envie que ça sonne !

CLASSIQUENEWS : Qu'apporte l'approche au piano par rapport au clavecin ?

NATACHA KUDRITSKAYA : La multiplication des possibilités. Ce qui ne rend pas forcément les choses plus simples, bien au contraire. La musique de clavecin était pensée pour cet instrument . Elle est parfaite sur cet instrument. Au piano, on est obligé de réinventer et inventer des nouvelles manières de jeu. Parfois se retenir, parfois pousser beaucoup plus loin, puisque la technique du piano le permet. Essayer de reproduire le son du clavecin sur le piano serait absurde.
Paradoxalement, je trouve que le piano perd en puissance face au clavecin. Les pièces triomphantes sonnent avec beaucoup plus de puissance et de mordant sur le clavecin alors que sur le piano l'articulation s'avère particulièrement exigeante dans une texture dense et par le fait que le son raisonne et que cela devient vite de la bouillie.
On a l'avantage au piano d'imaginer des sonorités différentes alors qu'au clavecin, on doit maîtriser l'articulation et l'extension du temps à la perfection.

CLASSIQUENEWS : Quelle serait la dramaturgie de ce nouvel album ? Quel parcours avez-vous souhaité proposer à l'auditeur ? Y a t il un plan pilotant l'ordre et la succession des

pièces ainsi enregistrées ? Quel en est le sens général ?

NATACHA KUDRITSKAYA : J'ai construit l'album en évitant les danses traditionnelles de la suite, à part les rondeaux et en privilégiant les pièces binaires, les pièces de caractère, car c'est un langage plus accessible, ressemblant plus au discours moderne, telles les chansons.

Je voulais éviter de copier le clavecin mais trouver des pièces qui sonnent naturellement sur l'instrument moderne.J'ai un peu inventé ma propre succession de pièces avec un lien harmonique et une dramaturgie du discours … ainsi les pièces qui sortent du discours général sont présentées à part pour les mettre en exergue justement.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous une ou deux pièces de prédilection ? Pour quelles raisons ?

NATACHA KUDRITSKAYA : *Les Barricades Mystérieuses* est en effet une œuvre vraiment étonnante je trouve. Et à part. Elle perd de sa valeur si on essaye de la reproduire avec le même tempo et la même allure qui lui vont si bien au clavecin. Toute cette polyphonie sonne plus étirée sur le piano moderne et le tempo s'élargit naturellement. Un gouffre du temps s'installe dans lequel on est bien. On aurait envie de jouer ce refrain à l'infini.

CLASSIQUENEWS : A travers le thème des oiseaux, vous évoquez les déplacements et les vols migratoires. En quoi ces thèmes vous touchent-ils ?

NATACHA KUDRITSKAYA : C'est d'actualité, mais quand on y pense, ça l'a toujours été. Ce n'est pas un phénomène et il n'est pas nouveau. Les oiseaux migrent maintenant non seulement pour des raisons de nutrition mais de plus en plus à

cause de l’activité humaine qui leur est néfaste. Ce qui devient presque un pléonasme. On produit = on détruit .
Il faudrait qu’on arrête un jour de voir la terre comme un puit sans fond de potentielles « ressources ».
Je parle des industries mais aussi des géants commerciaux qui détruisent les lieux de vie, l’écosystème, les sites de reproduction d’un nombre stupéfiant d’espèces animales. Les oiseaux migrent pour des raisons climatiques, à cause des catastrophes environnementales et des guerres… tout comme l’être humain.
Tout le vivant migre, on ne peut l’empêcher. Mais on peut l’accueillir, créer des endroits d’hospitalité, pour les humains comme pour les oiseaux. Car le fait de ne pas les voir ne résout pas le problème. On ne fait pas assez attention ni aux hommes en détresse ni au vivant autour de nous de manière générale. Nous sommes tellement coupés de ce vivant dans nos jungles de pierres. C’est sur ces sujets que travaille **Leslie Laugero**, artiste plasticienne, qui a créé le théâtre d’ombres qui a été filmé par Benoit Lahoz et sera projeté lors du concert à la Salle Gaveau le 10 avril prochain.

CLASSIQUENEWS : Une anecdote, un souvenir qui reste emblématique de l’enregistrement de cet album Couperin ?

NATACHA KUDRITSKAYA : Nous avons enregistré dans l’ancienne ferme de Villefavard, qui a été réaménagée en auditorium avec une excellente acoustique. D’habitude le seul inconvénient de ce lieu d’enregistrement, … sont les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de la grange. Ils discutent, communiquent se promènent et à l’enregistrement ça ne le fait pas .. Pour ce disque où les oiseaux allaient être le fil conducteur justement, j’espérai leur présence pour les laisser sur la bande son ! Ben, rien du tout . Il faisait un temps à ne pas mettre le bec dehors. Particulièrement froid pour le mois de septembre. Nous avons eu beau nous promener avec les micros aux alentours et prendre les poses de 1,2,3 soleil ..

décidément ils n’en avaient rien à faire de mon enregistrement cette fois-ci !

Propos recueillis en mars 2026



concert & cd

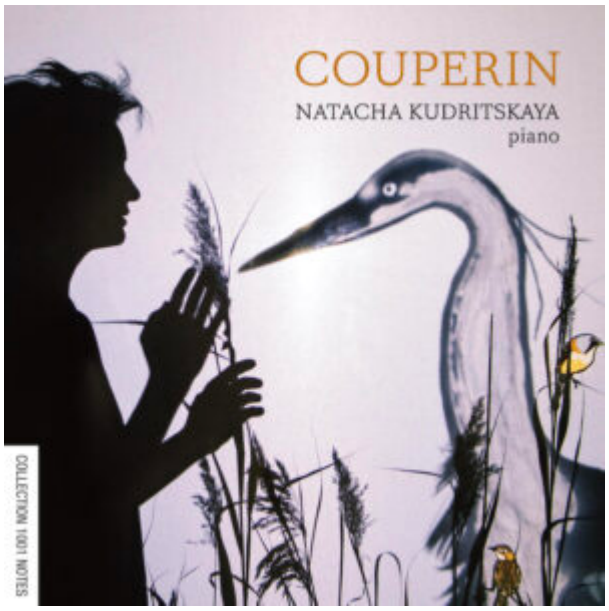
LIRE aussi **notre annonce présentation du CD événement : COUPERIN / Natacha Kudritskaya**, piano (1 cd 10001 Notes) : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-couperin-natacha-kudritskaya-piano-1-cd-10001-notes/

Son premier album Rameau (2012) l'avait déjà distinguée ; s'ensuivit en 2016, le programme « Nocturnes » (chez DG Deustche Grammophon) également distingué par classiquenews : la pianiste ukrainienne Natacha Kudritskaya a enregistré un nouvel album à paraître au printemps 2026, aussi personnel et original, associant l'écriture de François Couperin (1668-1733) et en filigrane, les chants d'oiseaux.

CD événement annonce. COUPERIN / Natacha Kudritskaya, piano (1 cd 10001 Notes)



Natacha Kudrtiskaya en concert



Vendredi 10 avril 2026
PARIS, Salle Gaveau – Récital COUPERIN

Le concert annoncé est aussi un Théâtre d'ombres avec la marionnettiste Leslie Laugero dont la féerie visuelle, projetée sur scène, propose un écho poétique aux pièces jouées au piano.

Réservez vos places directement sur le site de la Salle Gaveau : https://sallegaveau.com/event-pro/natacha-kudritskaya-piano/

Programme Couperin repris à LIMOGES, mardi 5 mai 2026

REIMS, mercredi 24 juin 2026 : Flâneries musicales de Reims avec l'Orchestre symphonique national d'Ukraine – Concerto de Mozart (cadences écrites par Oleg Bezborodko, compositeur et professeur à l'Académie nationale de musique d'Ukraine)

REIMS, jeudi 25 juin 2026 : Flâneries musicales de Reims – Récital Couperin

LIMOGES, dimanche 19 juillet : Festival 1001 notes – Récital Couperin

---

ENTRETIEN avec Pierre-Yves LASCAR, créateur du nouveau label « Habanero »… ligne artistique, projets musicaux, artistes et répertoires à venir…

La création d'un nouveau label n'est jamais anodine… dans ce climat délétère où la culture et la musique sont particulièrement sacrifiées, des signes positifs exprimeraient-ils la résilience des acteurs les plus motivés ? C'est assurément le cas de Pierre-Yves Lascar qui après *Artalinna*, fonde ce printemps, un second label, « *Habanero* », claire



manifestation de son goût pour les musiques d'Amérique latine. En préservant plus que jamais la quête d'un son idéal, né d'une adéquation miraculeuse entre un lieu un artiste, un répertoire, l'entrepreneur inspiré lance sa nouvelle marque ce 25 mars au 360 à Paris, lors d'une soirée brésilienne dont les 1000 facettes découlent d'un mariage d'épices singulier, personnel… Explications.

_____

Photo : portrait de Pierre-Yves Lascar © Olivier Lalane

CLASSIQUENEWS : En quoi la création de votre label réalise-t-elle vos projets et votre engagement pour la musique et les musiciens ?



PIERRE-YVES LASCAR : Depuis la création de mon label Artalinna, en 2011, j'ai toujours souhaité offrir des conditions optimales aux musiciens. Des lieux à l'acoustique extraordinaire qui permettent un épanouissement du son et la perception des résonances, des instruments (par exemple pour le piano) bien accordés, une écoute bienveillante et ferme, des ingénieurs du son et une direction artistique soucieux de rendre confortables l'écoute du consommateur. Avec Habanero, la démarche reste identique, augmentée de la nécessité de réaliser enfin des enregistrements absolument

professionnels de tous ces répertoires (surtout dans le domaine du piano), et de partager d'autres formes d'amours musicales anciennes, ou futures, que celles que je peux nourrir pour les répertoires plus européens. La seule ambition que j'ai pour les musiciens demeure la suivante : faire chavirer le cœur de leurs auditeurs.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi « Habanero » ?
PIERRE-YVES LASCAR : Le terme Habanero vient de l'espagnol, l'une des deux langues majeures du continent latino-américain. Il signifie « de La Havane », ville qui reste un centre très actif dans le domaine de la création musicale tout au long des XIXe et XXe siècles. Il rappelle directement le terme « Habanera », devenue une forme très employée par les Européens à la fin du XIXe siècle et début du XXe siècle, notamment en France (les fameuses « Havanaise »). Enfin l'ambition d'Habanero est de toucher les mélomanes au cœur, d'où la nécessité de relever le tout avec la dose adéquate de piment.

CLASSIQUENEWS : Comment et pourquoi avez vous choisi de lancer votre label par un premier enregistrement de musique brésilienne ? Quelle est votre relation avec ce répertoire ?
PIERRE-YVES LASCAR : Ce programme Villa-Lobos/Santoro a été enregistré en août 2017, bien avant que ne se concrétise le nom même d'Habanero (novembre 2025). Depuis plusieurs mois, je prévoyais de réaliser d'autres enregistrements de musiques sud-américaine, et surtout brésilienne dans un premier temps, comme les Ponteios de Guarnieri, le Rudepoêma de Villa-Lobos, un disque dédié à l'extraordinaire Fructuoso Vianna, etc.) afin d'alimenter sur Artalinna une collection particulière dédié à l'Amérique du Sud. Olivier Lalane, un ami de longue date, m'a finalement convaincu de transformer l'idée de la collection en un label. Ce projet Villa-Lobos / Santoro

devenait parfait pour initier ce vaste champ d'explorations futures.
Je suis avant tout intrigué par de nombreuses œuvres des compositeurs de ce continent si actif dans le domaine de la musique. J'aime les esthétiques qui m'incitent à renouveler drastiquement mon écoute, et à me défaire de préjugés acquis de longue date. La musique sud-américaine bouscule nos habitudes, car elle répond aussi à d'autres manières (ou formes) de respirer ensemble. Elles m'obligent à penser autrement.

CLASSIQUENEWS : Que vous inspirent les musiques d'Amérique Latine en général / que met en avant précisément le programme de ce premier CD ?
PIERRE-YVES LASCAR : Malheureusement, ce continent est trop vaste pour énoncer une unique idée sur le sujet. Assez superficiellement, il me transporte dans des paysages immenses, beaux, colorés. Plus personnellement, pour ce qui concerne ce que l'on appellerait ici la « musique classique », j'y perçois surtout des couches et quantité de sous-couches (bien) dissimulées, j'y entends plus souvent encore une ambivalence, un entre-deux permanent entre une aspiration nécessaire à des formes de modernité et le regret de « formes » parfaitement ancrées dans la culture traditionnelle. Au Brésil, cela crée des moments d'une tristesse terrible et enivrante (Guarnieri, Ponteios) ou plus pudique (Fructuoso Vianna). La joie, aussi, peut être affreusement mélancolique. Quelques mots à propos de la première parution : Santoro et Villa-Lobos offrent deux visages bien différents (et pas forcément complémentaires) du Brésil. Villa-Lobos (1887-1959) est dans la conquête, son style est flamboyant, chamarré, il faut ré-inventer un style national et employer les moyens de la conviction. D'une génération ultérieure qui doit affirmer sa personnalité, Santoro (1919-1989) délivre un message d'une grande

délicatesse. Il est plus abstrait, certainement pudique, pour moi d'un sens poétique supérieur car très surprenant.

CLASSIQUENEWS : Une anecdote, un souvenir lié.e à l'enregistrement de ce premier CD ?
PIERRE-YVES LASCAR : J'apprécie beaucoup le lieu à Oxford (Angleterre) dans lequel nous avons réalisé cet album Villa-Lobos / Santoro. Il s'agit d'une église attenante à une école de séminaristes anglicans. L'acoustique est idéale pour les musiques latino-américaines intensément colorées, et le son de Marcos Madrigal y résonnait pleinement. J'espère que je pourrais y retourner un jour (mais les enregistrements n'y sont plus possibles d'après mes informations). C'est rare et très difficile de trouver le lieu qui correspond absolument et parfaitement à un musicien.

CLASSIQUENEWS : Présentez-nous les artistes et les pièces qui seront jouées, à l'affiche du concert de lancement ce 25 mars. Quel en est l'esprit et le caractère ?
PIERRE-YVES LASCAR : Marcos Madrigal jouera 6 Préludes et les trois premières Paulistanas de Claudio Santoro, ainsi qu'une sélection de Valses de Mignone, en amont d'un enregistrement que nous allons réaliser en août prochain des trois recueils de Valsas de Francisco Mignone. Patrick Hemmerlé, lui, jouera les Sonatines n° 1 et 3 et le sublime Improviso II de Guarnieri, ainsi que le Chôros V et le Rudepoêma de Villa-Lobos, autant d'œuvres qui se retrouveront au programme de l'album à venir de Patrick Hemmerlé prévu pour 2027. Entre ces deux mini-sets pianistiques, nous pourrons découvrir le cavaquinho avec Matheus Donato, jeune virtuose de cet instrument peu connu par ici, en fait une « petite » (en taille !) guitare brésilienne. Quatre pièces au programme dont une de Waldir Azevedo (1923-1980), et deux compositions originales.

L’idée de cette soirée est de proposer un visage varié de la création brésilienne, et de donner quelques portes d’entrée à l’œuvre au moins quatre des plus importants compositeurs brésiliens du XXe siècle. D’autres soirées dans les années qui viennent mettront aussi à l’honneur Cuba, l’Argentine, le Mexique.

CLASSIQUENEWS : Quels sont vos prochaines actualités d’ici fin 2026 / printemps 2027 ?
PIERRE-YVES LASCAR : Le reste de l’année 2026 sera consacré à l’enregistrement de nouveaux projets, dont certains évoqués plus haut. Je vais également enregistrer le pianiste brésilien Cristian Budu dans une monographie dédiée à Clarisse Leite, une grande pianiste (et compositrice) brésilienne, à la vie mouvementée ! Je souhaite publier des albums incontestables, sous la forme de fort beaux et originaux produits : les épices les plus précieuses se révèlent à petit feu.

Propos recueillis en mars 202

concert

PARIS, 360. Soirée brésilienne, jeudi 25 mars 2026, 20h

LIRE aussi notre présentation du concert lancement du label HABANERO :
https://www.classiquenews.com/habanero-concert-de-lancement-du-nouveau-label-mer-25-mars-2026-paris-360-musiques-bresiliennes-du-xxeme/



En créant HABANERO, Pierre-Yves Lascar inaugure une nouvelle offre dédiée aux musiques d'Amérique latine, dans toute leur diversité. Il prolonge ainsi son parcours de producteur et de défricheur de répertoires méconnus. La démarche s'annonce « exigeante, accessible et sensuelle, accordant à la scène et à la rencontre avec les publics, une place centrale. »

programme

Marcos Madrigal, piano

Santoro Prelúdios, 2nd series, Book I
(Nos. I-VI-XII-XI-VII-II)
Santoro Paulistanas Nos. 1-3
Mignone Valsas de esquina (selection)
(bis éventuel : Congada)

—-

Matheus Donato, cavaquinho

Waldir Azevedo, Pedacinhos do Ceu
Ernesto Nazareth, Odeon
Matheus Donato, Nero au Bianco
Matheus Donato, 1×0 (Pixinguinha)

——

Patrick Hemmerlé, piano

Guarnieri, Improviso II (Hommage à Villa-Lobos)
Guarnieri, Sonatine No. 1
Guarnieri, Sonatine No. 3
Villa-Lobos, Chôros No. 5
Villa-Lobos, Rudepoema

Premier cd Habanero



Le premier album (2 CD) édité par **le nouveau label HABANERO** comprend des œuvres de Santoro et Villa-Lobos soit deux visages bien différents du Brésil. Pierre-Yves Lascar présente la singularité des deux auteurs : Villa-Lobos (1887-1959) « dans la conquête, son style est flamboyant, chamarré », quand Santoro (1919-1989) délivre un message d'une grande délicatesse, « plus abstrait, certainement pudique, pour moi d'un sens poétique supérieur car très surprenant ». Parution ce 25 mars 2026. Prochaine critique sur classiquenews. **CD « CLIC » de CLASSIQUENEWS**

CD 1

Cláudio Santoro (1919–1989)

Prelúdios, 2nd series (Nos. 1 & 2 – manuscripts versions)

Paulistanas

Prelúdios, 2nd series · Book I

CD 2

Heitor Villa-Lobos (1887–1959)

Ciclo brasileiro

Bachiana brasileira No. 4

Chôros No. 5 (Alma Brasileira)

Marcos Madrigal, piano Steinway D No. 582241

Recording: St. John the Evangelist, Oxford (Great Britain), 31 August & 1-2 September 2017 — Sound engineering: Frédéric Briant

habanero

ENTRETIEN avec la pianiste JULIETTE JOURNAUX à propos de son programme « Wanderer without words » (Schubert / Mahler)… à l'affiche de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen le 2 avril 2026

Ne mesurons-nous pleinement notre

humanité qu’en questionnant notre propre finitude ? Solitude, errance, dépression… la quête du sens de chaque vie terrestre semble inspirer aux compositeurs, précisément Schubert et Mahler, une série d’œuvres capitales. La force de ce questionnement est au cœur du programme défendu par Juliette Journaux : il y est question de conscience voire de révélation…

_____

Photo : portrait de Juliette Journaux © Olivier Lalane

CLASSIQUENEWS : Quel est le profil de votre « Wanderer » ? En quoi son voyage est-il une introspection dont la musique exprime les moindres replis de l’intime ?

Juliette Journaux : On ne naît pas Wanderer, on le devient. Ce qui le définit comme tel est son questionnement : à quelle terre, quel peuple pourais-je appartenir ? D’où vient le malaise qui me hante ? Pourquoi je me sens différent ? De ces questions se forme l’envie de partir, fuir même. Ce voyage est tout autant physique, concret (la rencontre de l’homme avec la nature, la fatigue de la marche, le cycle des saisons…) que psychologique. C’est l’état d’errance solitaire qui provoque cette longue et intense introspection. Dans ce programme, elle est incarnée par la musique de Schubert et Mahler, des œuvres qui expriment la solitude de l’homme dans son questionnement, sa recherche d’appartenance, sa confrontation avec ce qui l’entoure.

CLASSIQUENEWS : Comment avez-vous choisi chaque pièce de ce programme ? Pourquoi Schubert, Mahler… ?

Juliette Journaux : Schubert a énormément composé sur le thème du Wanderer et notamment à travers ses lieder. C'est un compositeur qui, même entouré, ressentait une solitude profonde, un décalage entre sa sensibilité et la société viennoise qui régit alors la vie musicale. Il y a toujours un désir de départ et de lointain chez Schubert alors même que ce dernier n'a que très rarement voyagé. Cette marche vers l'ailleurs et finalement vers la mort n'a cessé de l'habiter. Gustav Mahler, quant à lui, a voyagé, a été « validé » par les institutions (il a été notamment le directeur artistique du très prestigieux Opéra de Vienne). Et pourtant, ce sentiment de solitude, d'incapacité à appartenir à un groupe le hante : « Je suis trois fois sans patrie: un Bohémien parmi les Autrichiens, un Autrichien parmi les Allemands et un juif parmi tous les peuples du monde ».
Sans doute inspiré par le spectaculaire massif des Dolomites au cœur duquel il installera sa cabane de composition, Mahler est particulièrement sensible à la Nature, avec un grand « N », aux paysages immenses qui le dépassent, au grand air d'altitude qui lui emplissent les poumons après des saisons musicales surchargées. Les deux compositeurs sont donc habités par cette figure du vagabond, de l'homme qui erre, aspire à nouvel espace, sans cesse à la recherche de réponses.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce programme dans l'ensemble de votre travail ?

Juliette Journaux : Étant cheffe de chant et pianiste de

lieder et mélodies, ce programme est un prolongement de mon travail avec les chanteurs.
Il semble paradoxal de construire un programme de transcriptions de lieder quand on est soit même quotidiennement attaché à la relation texte / musique. Mais c'est justement ce travail d'analyse qui m'a permis de me plonger dans la pratique spécifique de la transcription. Le texte infuse la musique de Schubert et Mahler, ces compositeurs ont une conscience tellement aiguisée et sensible des mots du poète, que le sens du texte est entièrement contenu dans la matière musicale.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi « Ich bin der Welt" / Rückert Lieder de Mahler pour le transcrire ? Qu'apporte la version piano ainsi ?

Juliette Journaux : Ce monument du lied est une ode à l'ermitage, à la solitude choisie. Le Wanderer quitte le monde des hommes pour se fondre dans la nature, celle qui lui permet d'enfin s'apaiser.
La transcription pour piano permet d'exprimer cette solitude et cette intimité. Plus de texte, d'orchestre ou de chant, tout est concentré dans le piano seul. La transcription offre également une liberté quant au tempo indiqué « Très lent et retenu », particulièrement difficile à respecter pour un chanteur contraint par des limites physiques de souffle. Cette transcription est aussi un moyen de concentrer l'oreille sur l'exceptionnelle polyphonie de l'écriture mahlérienne où le rapport hiérarchique mélodie / accompagnement n'existe pas ou plus. Toutes les voix se mêlent, se frottent entre elles pour former une matière mouvante.

CLASSIQUENEWS : Quels en seraient les thèmes révélés : effacement, fragilité, renoncement ou plénitude, sagesse, conscience ?

Juliette Journaux : Ce programme mène le Wanderer (et peut-être l'auditeur…) à un état méditatif, de pure contemplation, de conscience exacerbée de son environnement. Ce désir de se fondre entièrement dans la nature est une forme de plénitude où le temps linéaire de l'humain s'efface au profit du cycle infini des saisons. C'est une forme de sagesse, de paix intérieure qui s'épanouit dans la solitude, cette même solitude qui était source de souffrance et de frustration au début du programme. Le Wanderer cesse finalement de l'être, il s'inscrit dans un espace nouveau, transfiguré, celui de l'éternel renouveau de la terre.

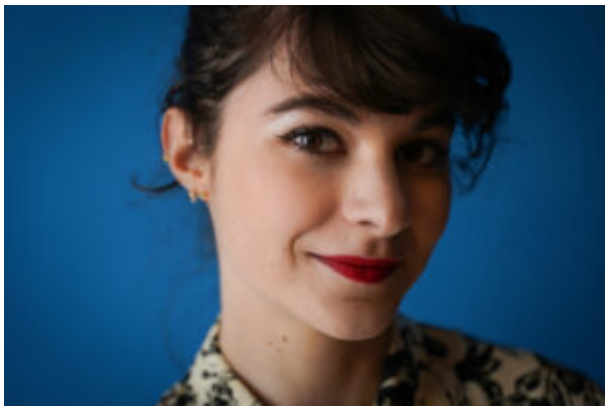
Propos recueillis en février 2026

agenda

Récital de Juliette Journaux, piano : « ***Wanderer without words*** » – Opéra Orchestre Normandie Rouen, **jeudi 2 avril 2026, 20h** (**Chapelle Corneille**) : https://www.operaorchestrenormandierouen.fr/programmation/juliette-journaux-wanderer-without-words/

Plongez dans l'univers envoûtant de Schubert, où la poésie du

lied se réinvente au piano.Si le compositeur autrichien a peu voyagé, sa musique, elle, est une quête perpétuelle d'ailleurs et d'absolu. À travers ces transcriptions originales, Juliette Journaux fait revivre ce souffle romantique, suivant les traces de Liszt qui porta les mélodies de Schubert vers les sommets de la virtuosité. Note après note, le piano écrit le voyage et la nostalgie de l'éternel vagabond.



programme et déroulé

Franz Schubert
Der Wanderer (transcription Franz Liszt) ;
Drei Klavierstücke ; Im Frühling ; Nachtstück ; Schwanengesang : « In der Ferne » ;

Wandrers Nachtlied II
(transcription Juliette Journaux)

Gustav Mahler : Rückert-Lieder
» Ich bin der Welt abhanden gekommen »
(transcription pour piano) ;
Der Abschied « Das Lied von der Erde »

Durée
1h10, sans entracte

ENTRETIEN avec Oriol AGUILA, directeur artistique du Festival de Peralada, à propos de la 4ème édition du Festival de Pâques de Peralada (2 au 5 avril 2026)…



2026 marque la déjà 4ème édition du Festival de Pâques de Perelada : un nouveau cycle qui allie musique, danse et installation contemporaine en accord avec le riche patrimoine d'un site particulièrement enchanteur : le Château de Perelada et son vaste domaine. Oriol Aguila, directeur artistique réinvente chaque année une offre exceptionnelle qui le temps de la Semaine Sainte, accorde musique et introspection, beauté et chocs esthétiques. L'édition 2026 promet de

nouvelles expériences dont la recréation d’un oratorio de Caldara, rituels et mystères sacrés, vertiges choraux, messes de Mozart et de Schubert, mais aussi rencontres et temps d’échange pour mieux mesurer enjeux et contexte des partitions jouées.

Photo : Oriol Aguila © Miquel Gonzalez

CLASSIQUENEWS : Comment cette nouvelle édition 2026 s’inscrit-elle par rapport aux précédentes ? Quelle est la ligne artistique qui lui donne de la cohérence ?

ORIOL AGUILA : L’édition 2026 approfondit l’essence de la célébration de Pâques : un voyage à travers la spiritualité, la beauté et le patrimoine musical européen. Cette année, nous réaffirmons notre volonté de conjuguer tradition et découverte. Nous avons misé sur des projets de recréation historique, comme l’interprétation intégrale de l’oratorio Cristo condenado d’Antonio Caldara, et nous avons invité de grandes figures internationales du répertoire sacré, tels **William Christie** ou **Vox Luminis**.
La ligne artistique qui inspire tout le programme est claire : un dialogue entre des regards différents sur la transcendance, la mort et l’espoir, depuis le baroque italien, français et allemand jusqu’à la Renaissance hispanique et la musique sacrée classique. Il s’agit d’une édition profondément cohérente avec l’identité du festival, mais aussi ouverte à de nouvelles sensibilités.
Le Festival de Pâques s’est consolidé en trois éditions et constitue déjà un rendez-vous incontournable dans le paysage

musical, dans le sillon des grands festivals européens. Il rassemble les mélomanes qui cherchent ce moment de recueillement dans un environnement de beauté, et à un moment de l'année propice pour le repos musical et spirituel, dans une dimension culturelle au-delà de la foi ou des croyances de chacun. Nous l'avons programmé avec la conviction de mettre en valeur un patrimoine et un univers musical qui méritent d'être redécouverts. / Photo : Oriol Aguila © Miquel Gonzalez.

CLASSIQUENEWS : Quels sont les points forts 2026 ?

ORIOL AGUILAR : Cette année, nous parcourons principalement deux siècles de patrimoine musical autour du répertoire sacré. Il faut souligner, sans aucun doute, **la recréation de l'oratorio de Caldara**, une œuvre oubliée qui n'avait pas été interprétée intégralement de nos jours, et dans notre pays et qui représente un tournant musicologique et artistique. La présence de **William Christie et Les Arts Florissants**, qui offriront les Leçons de Ténèbres de Couperin, un joyau du baroque français, est également particulièrement pertinente.
Le samedi, nous avons présenté un double programme qui dialogue entre deux grandes traditions : le monde sacré germanique avec **Vox Luminis** et l'**Officium Defunctorum de Thomas Louis de Victoria**, l'un des sommets de la Renaissance. Et la matinée du dimanche de Pâques clôt le festival avec **Mozart** et **Schubert**, montrant les liens et les contrastes entre deux génies séparés par des générations.

CLASSIQUENEWS : Pouvez-vous nous présenter les lieux où se déroulent les concerts ? Comment ces espaces contribuent-ils à la magie du Festival ?

ORIOL AGUILAR : Le Festival de Pâques de Perelada se vit dans des espaces patrimoniaux qui non seulement accueillent les concerts, mais les transforment. **L'église du Carmen** est un

lieu idéal pour les programmes méditatifs : son acoustique enveloppante, la pénombre et son architecture historique apportent une profondeur spirituelle difficile à trouver dans d'autres décors. Là, le public n'écoute pas seulement de la musique : il la ressent comme un rituel.
Le cloître du Carmen, en revanche, est un espace de transition entre passé et présent. Cette année, nous l'avons transformé en un environnement immersif avec de la lumière et du son pour l'installation contemporaine. Sa sérénité architecturale et sa beauté austère permettent à l'art de respirer avec une intensité unique. Ce sont des espaces qui font du festival une expérience qui ne pourrait exister ailleurs.



CLASSIQUENEWS : Y a-t-il des nouveautés cette année ? Lesquelles et pourquoi ?

ORIOL AGUILAR : Oui, il y a précisément cette incorporation du

cloître dans la programmation de Pâques, comme scène de création contemporaine avec **l'installation performative** où l'intégration nouvelle de la lumière ne pèse pas ; elle transforme le cloître en une expérience immersive.
En outre, cette édition intègre également des nouveautés importantes. Le plus remarquable est comme vous l'avez compris, la recréation du ***Cristo condannato*** **de Caldara**, avec une nouvelle édition musicale de **Dani Espasa**. Nous avons également ajouté un espace plus étoffé pour la création contemporaine avec l'installation dans le cloître, renforçant ainsi l'idée que la spiritualité peut être explorée à partir des langages actuels.
En outre, le **Coro Francesc Valls** débute comme artiste résident du festival, ce qui nous permet de tisser un projet artistique sur la durée et en profondeur. Et un autre moment spécial sera **la remise de la médaille d'honneur à William Christie**, une figure essentielle dans la recréation du répertoire baroque.

CLASSIQUENEWS : Quelle expérience vit chaque spectateur pendant les concerts ? Que veut transmettre le festival ?

ORIOL AGUILAR : Le Festival de Pâques Perelada veut offrir beaucoup plus qu'une succession de concerts : il cherche à créer une expérience complète, intime capable de transformer. Chaque spectateur vit la musique comme un voyage intérieur, un espace de silence, entre beauté et contemplation. Les programmes, centrés sur la musique sacrée et présentés dans des espaces patrimoniaux uniques, permettent une écoute profonde, presque rituelle. L'objectif est que chaque personne trouve sa propre connexion avec la transcendance, soit à partir d'une lecture spirituelle ou d'une émotion purement esthétique.
En outre, le public a la possibilité de profiter d'un environnement privilégié, entouré par la nature, l'histoire et la sérénité, prolongeant ainsi le sentiment de retraite

culturelle. L’offre gastronomique de notre Resort – des propositions de chefs étoilées distingués par le Michelin, aux expériences plus informelles – permet de profiter de **la cuisine de l’Empordà** avec un niveau d’excellence qui complète naturellement l’expérience artistique.
Les jardins, les visites du musée et de la cave emblématique signées par les architectes RCR, les vins locaux et l’atmosphère de bien-être font du séjour un refuge sensoriel.
Sans omettre le confort de notre hôtel Perelada. Assister au festival de Pâques signifie s’offrir **un week-end de culture, de repos et de plaisir esthétique**.

Propos recueillis en mars 2026

Toutes les informations, la billletterie sur le site du **Festival de Peralada / Festival de Pâques, du 2 au 5 avril 2026** – 1er week end d’avril 2026 / Programation – Festival Castell de Peralada
https://www.festivalperalada.com/fr/programacio/?utm_source=classiquenews&utm_medium=affiliate&utm_campaign=pasqua2026





présentation

LIRE aussi **notre présentation du Festival de Pâques de Peralada 2026 :**
https://www.classiquenews.com/festival-perelada-2026-festival-de-paques-du-2-au-5-avril-2026-caldara-cristo-condannato-vespri-darnadi-couperin-les-arts-florissants-william-christie-ein-deutsches-barockrequiem/



Vivez la Semaine Sainte en Catalogne espagnole ; 4 jours de fabuleuses découvertes et émotions musicales…
La 4ème édition du Festival de Pâques Peralada, aura lieu du 2 au 5 avril 2026 à l'église et au cloître des

Carmes du Château de Peralada (Catalogne).

FESTIVAL PERELADA 2026 : Festival de Pâques, du 2 au 5 avril 2026. Caldara : Cristo condannato (Vespri d'Arnadi), Couperin (Les Arts Florissants, William Christie), Ein deutsches Barockrequiem (Vox Luminis, Lionel Meunier)…

ENTRETIEN avec le chef Anthony HERMUS : Interpréter le Chant de la Terre (à l'affiche de l'Opéra

Orchestre Normandie Rouen, les 13 et 14 mars 2026)

Le Chant de la Terre, au carrefour de deux dimensions (à la fois partition symphonique et lied), plus complémentaires qu'antagonistes, pose un vrai défi à tout interprète. Inspiré, réfléchi, le chef néerlandais Antony Hermus a longuement médité les enjeux de la partition, l'une des plus pesonnelles de Gustav Mahler. En prélude aux concerts des 13 et 14 mars 2026, le maestro invité de l'Orchestre de l'Opéra Normandie Rouen, précise le travail avec l'Orchestre, le chemin vers lequel conduire les instrumentistes, en transparence et fluidité, dans la suspension d'un souffle… Comment réussir à concilier voix des deux solistes et puissance flamboyante de l'orchestre ? … dans une attention constante au sens des



poèmes et dans l’esprit d’un seul organe collectif…. Explications.

Photo portrait d’Antony Hermus DR

CLASSIQUENEWS – Quels sont les défis de la partition, et en particulier, comment parvient-on à un équilibre entre les voix et l’orchestre ?

ANTONY HERMUS : Mahler écrit une symphonie. Mais il l’appelle un « Lied » ! Cette tension est présente partout dans la partition. C’est orchestral, monumental, éruptif. Et en même temps, c’est de la musique de chambre, du souffle, de l’intimité, de la fragilité.

L’équilibre ne s’obtient pas simplement en demandant à l’orchestre de jouer plus doucement. Il s’obtient par la transparence. Mahler orchestre avec une précision incroyable. Souvent, la voix est doublée par des vents solistes, la harpe, des cordes en sourdine. Si l’orchestre joue avec un poids vertical, le chanteur sera facilement couvert. Mais s’il joue horizontalement, comme un souffle, comme une prolongation du texte, alors soudain tout s’ouvre. L’orchestre doit sonner comme la lumière passant à travers les arbres, et non comme un mur.
Et avec le ténor en particulier, dans le premier mouvement, l’énergie orchestrale peut être volcanique. Mais l’orchestre doit rester élastique, jamais brutal. Mahler écrit des extrêmes, mais il les écrit toujours avec une sorte de vulnérabilité intérieure.

« Les consonnes portent le rythme. Les voyelles portent l’élan, la nostalgie »



Anto

ny Hermus DR

CLASSIQUENEWS – Quels aspects spécifiques travaillez-vous avec les chanteurs ? Et de la même manière, avec l’orchestre ?

Avec les chanteurs, le texte est primordial. Mahler a choisi ces poèmes très consciemment. Les consonnes portent le rythme. Les voyelles portent l’élan, la nostalgie. L’articulation à l’intérieur du legato est très importante. La ligne doit couler, tout en permettant aux mots d’atteindre leur point d’impact.

Avec l’orchestre, je travaille la couleur et les proportions. Et l’orchestre doit respirer avec les chanteurs. Pas seulement suivre : respirer ! Sur le plan rythmique, Mahler oscille constamment entre danse, marche, ironie, suspension. Si on joue cela trop sérieusement, cela devient lourd. Si on le joue trop légèrement, cela perd de sa profondeur. Le secret, c’est la flexibilité.

En fin de compte, je veux que chacun sente qu’il fait partie d’un seul organisme. Pas de « solistes contre orchestre », mais une seule entité respirante.

CLASSIQUENEWS – Quel est le sens de l’œuvre ? Qu’a voulu exprimer Mahler en choisissant ce cycle de poèmes ?

Mahler a composé cette œuvre après la mort de sa fille et après avoir appris qu’il souffrait d’une maladie cardiaque. Il avait perdu son poste à Vienne. Il faisait face à la mortalité de manière directe. Il a choisi des poèmes inspirés de la poésie chinoise des Tang. Pourquoi ? Parce qu’à travers une autre culture, un autre temps, il pouvait parler de ce qui était trop douloureux pour être dit directement.
En tant que chef d’orchestre, je ressens que cette œuvre ne consiste pas à maîtriser la tragédie. Il s’agit de lui permettre de se déployer avec dignité. Mahler disait un jour : « Une symphonie doit être comme le monde. Elle doit tout contenir. » Eh bien, « Das Lied von der Erde » contient tout : la joie, l’ironie, la panique, la tendresse, l’épuisement. Et enfin : la paix.

Propos recueillis en février 2026

agenda



Le CHANT DE LA TERRE de Gustav Mahler à l'**Opéra Orchestre Normandie Rouen, ven 13 (20h) puis sam 14 mars 2026 (18h)** – Durée : 1h20 mn sans entracte / LIRE notre présentation programme : https://www.classiquenews.com/opera-orchestre-normandie-rouen-les-13-14-15-mars-2026-mahler-le-chant-de-la-terre-nicky-spence-tenor-beth-taylor-mezzo-antony-hermus-direction/

Le Chant de la Terre (1909), est une bouleversante fresque lyrique et orchestrale de Gustav Mahler, composée en une période très éprouvante pour la compositeur juif du début du XXè – le plus grand symphoniste germanique alors avec Richard Strauss. En témoignent les poèmes déchirants sur l'existence et la condition humaine que Mahler met en musique avec une frénésie extatique, à la fois symboliste et expressionniste ; partition majeure d'un auteur …

OPÉRA ORCHESTRE NORMANDIE ROUEN. Les 13, 14, 15 mars 2026. MAHLER : Le Chant de la terre. Nicky Spence (ténor), Beth Taylor (mezzo), Antony Hermus (direction)

Visitez aussi le site officiel du chef Antony Hermus : https://www.antonyhermus.com/my-story

---

ENTRETIEN avec Julien FAVREAU, directeur artistique du Béjart Ballet Lausanne, à propos de leur tournée en France (11 mars – 19 juillet 2026)

Ayant travaillé avec Maurice Béjart pendant plus de 10 ans, le danseur Julien Favreau est resté au sein de la compagnie lausannoise afin de transmettre ce qu'il a appris auprès du Fondateur et Chorégraphe. Un rôle majeur de passeur qu'il occupe en particulier depuis février 2024, lors de sa prise de fonction comme directeur artistique. A l'occasion de la tournée en France d'un programme emblématique, Julien Favreau évoque l'héritage de Maurice Béjart.

Photo Julien Favreau © Anoush Abrar

CLASSIQUENEWS : Quels éléments de l'héritage de Maurice Béjart

souhaitez-vous transmettre ?

Julien Favreau : Je souhaite mettre en avant ce que j'ai retenu de toutes les années où j'ai été danseur auprès de Maurice ; son langage universel, profondément humain, la générosité des spectacles qu'il a conçu où chaque danseur est conduit à se dépasser, à s'engager à fond. L'héritage de Maurice est très vaste ; il comprend des ballets pointus, d'autres plus populaires. Les œuvres que nous défendons à l'occasion de cette tournée à La Seine Musicale et dans les Zéniths / Arenas de France, permettent de mesurer la richesse et la variété de son œuvre (de Mozart et Wagner à Ravel et Pierre Henri). Le premier volet de ce triptyque » Béjart et nous » est un montage particulièrement emblématique qui rassemble plusieurs extraits de différents ballets parmi ses plus emblématiques. Je parle de la générosité des spectacles de Maurice car il aimait offrir à son public de grandes fresques chorégraphiques ; songez qu'au lieu des spectacles actuels qui durent 1h voire 1h20, Maurice concevait des ballets de plusieurs heures comme c'est le cas du Ring (5h) ou de La Flûte enchantée (3h) où il mêlait les écritures et les styles… Outre sa grande inventivité en terme de langage chorégraphique (ports, arabesques, dégagés, pointes…), Maurice Béjart a mis en avant l'interprète masculin qui jusque là était confiné à servir de faire valoir à la première danseuse. Maurice a offert aux danseurs quelques uns de ses plus grands rôles, qu'il s'agisse du Sacre du printemps ou de l'Oiseau de feu…

CLASSIQUENEWS : Parlez-nous des pièces présentées lors de cette tournée en France…



Julien Favreau : Le spectacle de notre tournée dure à peu près 2h (avec entracte). Le premier volet « Béjart et nous » dure 1h et comprend plusieurs fragments de ballets connus dont le mérite aussi dévoile la très grande richesse des formes créées : ensembles, duos, solos… autant de figures et de dispositifs qui mettent en lumière chacun des talents de notre compagnie. Béjart concevait lui aussi des montages de ses propres ballets pour des spectacles qu'il appelait « L'art du pas de deux ». Dans « Béjart et nous », il s'agit aussi d'un voyage à travers des cultures et des styles divers car Maurice fut un très grand voyageur, nourrissant son œuvre de l'apport de ses déplacements : j'enchaîne ainsi plusieurs pas de deux sur les musiques de Mozart, du Tchad, avant un tango argentin puis une valse viennoise…

En complément j'ai ajouté L'Oiseau de feu dans sa version originale (25 mn) et comme une apothéose, Boléro, pièce mythique de la Compagnie (15 mn) ; les spectateurs pourront retrouver le groupe des 18 danseurs sur la table rouge, chacun exprimant le rythme tandis que les 3 interprètes féminines incarnent la mélodie. Ce sont autant de pièces célèbres, d'une grande puissance poétique.

CLASSIQUENEWS : quel est votre rôle au sein de la Compagnie ?

Julien Favreau : Comme danseur, j'ai rejoint la Compagnie depuis 30 ans et ai travaillé 13 ans avec Maurice. Je ne suis pas pas chorégraphe et n'entends pas me réaliser dans la création. Mon travail consiste à programmer chaque saison, réaliser les castings, les auditions, veiller à entretenir la diffusion des ballets de Maurice sans pour autant devenir un

musée. Il est essentiel de transmettre aux jeunes générations l'expérience que j'ai vécu aux côtés de Maurice. De partager ce qu'il m'a permis de découvrir à l'époque où j'étais danseur.

Il s'agit aussi de renouveler le répertoire dans la continuité de l'héritage légué par Maurice. Béjart a été moderne à son époque ; il est devenu un classique après avoir été un novateur. Donc il faut perpétuer l'audace et l'innovation aujourd'hui. Ce que nous faisons en invitant les chorégraphes les plus talentueux de la nouvelle génération. Ainsi le duo italien Riva&Repele qui présente pour la Compagnie leur ballet « Oskar », entre audace et sensibilité. Nous travaillons aussi avec Andonis Foniadakis, Julio Arozarena, Tony Fabre, Valentina Turcu, Alonso King, Giorgio Madia…

Fort d'un catalogue particulièrement riche (250 ballets écrits), Maurice Béjart aura marqué l'histoire de la danse, à travers les 60 ans d'un itinéraire exceptionnel, au sein des Ballets du XXè siècle, puis à Lausanne. Il existe quantité de joyaux cachés, peu connus car peu représentés ; récemment nous avons pu redonné plusieurs ballets oubliés de Maurice tels « Mallarmé » (sur la musique de Boulez »), ou « Dionysos » et « Serait-ce la mort », deux perles jamais dansées depuis au moins 10 ans. Maurice ne cesse d'être une source d'inspiration pour les plus grands chorégraphes. C'est en diffusant toujours ses œuvres, en les questionnant que s'écrit la danse d'aujourd'hui et de demain.

Propos recueillis en février 2026

Plus d'infos sur le site des Béjart Ballet Lausanne : https://www.bejart.ch/

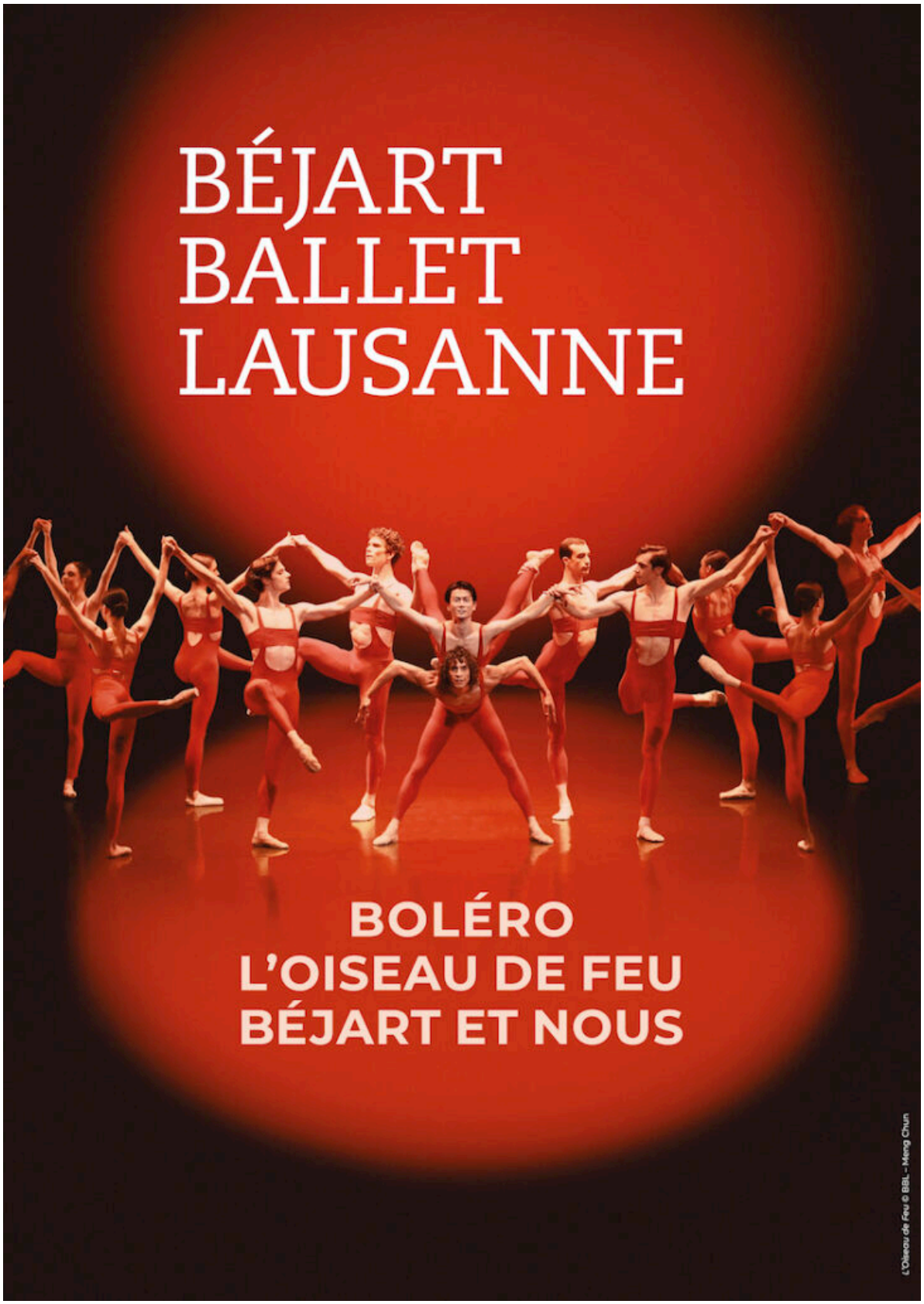
Agenda

Le **BÉJART BALLET LAUSANNE** en tournée en France
Du 11 mars au 19 juillet 2026
https://www.bejart.ch/spectacle/france-2026/

Béjart et nous, L'oiseau de feu, Boléro

La Seine Musicale, 11-15 mars 2026
Strasbourg, Zénith, 19 mars 2026
Reims, Arena, 21 mars
Bordeaux, Arkéa Arena, 26 mars
Nantes, Zénith, 28 et 29 mars
Toulouse, Zénith, 2 avril
Nice, Palais Nikaia, 4 avril
Nîmes, Arènes, 10 juillet

Vienne, Théâtre Antique, le 19 juillet


BÉJART
BALLET
LAUSANNE
BOLÉRO
L'OISEAU DE FEU
BÉJART ET NOUS
L'Oiseau de Feu © BBL – Meng Chun